
A
XXXV
18/n

A.xxxv
18/2

RACOT de GRANDVAL (Charles François)

SIROP-AU-CUL,

OU

L'HEUREUSE DELIVRANCE,

TRAGEDIE

HEROI-MERDIFIQUE.

Par Mr. *** Comedien Italien.



AU TEMPLE DU GOUT.

M. D. CC. LII.



AU LECTEUR.

SI l'Histoire, Lecteur, du Roi Sirop-au-cu,
Par faute de bon sens n'a pas l'art de vous plaire,
Sans rien précipiter goutés-en la matiere ,
Et puis permis à vous d'entorcher votre cu.
Mon but est d'amuser en voulant me distraire;
Si c'est perdre mon temps, c'əst du temps de
perdu.

AUX AUTEURS.

PAr de grands mots sans fin, par des phrases obcures
Aujourd'hui les Auteurs peignent le sentiment
Abjurant du bon sens les expressions pures ,
Le cœur de leur Héros leur sert de fondement,
Si d'un grand Conquérant ils chantent la victoire ,
Il semble qu'à leurs vers il doive sa valeur.
C'est au goût, au seul goût qu'il faut borner sa gloire ,
L'humilité toûjours fut l'écueil de l'erreur
De ces deux qualités je fais mon avantage ,
Et par-là mon succès est brillant, & certain ;
Si l'on ne fait sentir le but qu'on envisage
On rend alors son temps infructueux & vain.
Que cet avis saillant vous serve de lumiére ;
ICARE fendit l'air, ICARE fit le saut.
Le cu de mon Héros m'a servi de matière ;
Auteurs à sentimens, ne montez pas plus haut.

NOMS DES ACTEURS.

SIROP-AU-CUL, ou SIROP-AU-CU, Roi de Merdenchine.

ETRONIE, Amante de Sirop-au-cu, Fille d'Etronius Roi d'Etroné par Saligot, & réfugié à la Cour de Sirop-au-cu.

CURIDE', Confidente d'Etronie.

DEGOUTANT, Capitaine des gardes de Sirop-au-cu.

MORVENBOUCHE, Confident de Sirop-au-cu.

MERDENCOUR, Ambassadeur du Roi Saligot,

PECORUS, SCAVANTINET, BARBARISME, ARTICHAUD, } Médecins & Grands du Royaume.

COULOEUVRE, Apoticaire,

CHIANT-LIT, CUBRENEUX, GALENMAIN, NE-POURRI. } Gardes.

La Sçene se passe dans la Merdenchine au Palais de Sirop-au-cu.

C'est de cette Ville d'où vient le musc.



SIROP-AU-CUL
OU
L'HEUREUSE DELIVRANCE
TRAGEDIE.

SCENE PREMIERE.

SCENE PREMIERE.

SIROP-AU-CUL, PECORUS. SCAVANTINET, BARBARISME, ARTICHAUD. GARDES.

En levant la rideau, on voit Sirop-au-cu sur une chaise percée, qui foire abondamment, il est habillé à la Romaine mais sans culotte comme les Ecossois. Les quatre Medécins font le cercle assis au tour du Roi.

SIROP-AU-CU.

Sur sa chaise perçée, & dont la chemise est toute embrenée.

CE n'est point mes amis, en Héros téméraire,
Qu'acceptant le Cartel d'une sanglante Guerre,
J'ai fait voir la valeur de mon bras triomphant.
Pour maintenir la paix chaque jour étouffant

De trop justes raisons dont murmuroit ma flamme,
Je feignois d'ignorer la honte d'une trâme,
Dont le Roi Saligot en vil usurpateur
Prétendoit se noircir. Etronie en son cœur
Allumant le flambeau d'un Amour fantastique;
Ce Roi pour faire agir sa noire politique
Par le brillant de l'or couvrant ses attentats
Séduisoit mes sujets au sein de mes états,
Et ne pouvant de gré posséder la Princesse.
Il voulut par un rapt l'ôter à ma tendresse.
Son Pere détrôné par ce Prince inhumain,
Triste joüet des Dieux vit la flamme à la main,
En un jour malheureux renverser son Empire,
Accablé sous les faix du plus cruel martyre,
Etronius fuyant, trouva dans mes Etats,
Un refuge assûré sous l'appui de mon bras.
Vous sçavés de quels feux mon ame fut saisie
A l'éclat des attraits de sa fille Etronie,
Dont le cœur enflamé de la même vigueur,
Consentit à l'hymen d'où dépend mon bonheur.
Je touchois au plaisir; le juste Ciel me l'ôte.
Eh! qu'à bon droit on dit, il compte sans son hôte;
J'ai compté sans le mien, Sirop-au-cu vainqueur,
N'en éprouve pas moins le comble du malheur;
Je viens de remporter une grande Victoire,
Mais quels sont des Lauriers entés sur une foire!
D'un Etat florissant à peine l'héritier,
Je regne, je triomphe, & ne fais que chier.
Je me sens distiller ainsi que la matière,
Et sans votre art divin je ferme la paupiere.
Sur vos heureux talens j'ose me rassurer.
Ah! sans perdre de temps faites-les opérer.
Vous avez, Pecorus, toute ma confiance,
J'ai dans Sçavantinet un homme d'éloquence,
Barbarisme lui seul a grand soins de mes dents,
Et la cour, d'Artichaud, admire les talens;
Ainsi quatre Docteurs pleins de sens & lumiére

Vont ſans doute arrêter ma farouche matière ;
Qui ne reſpectant point ſon Roi Sirop-au-cu ,
Ne couleroit pas mieux, s'il eût été vaincu.
Mettés, s'il faut, vos nés pour boucher la goutière,
Qui ſans ceſſe coulant élargit mon derrière,
A tel point que la mort me peut faire à vos yeux.
Si Dieu n'y met la main, réjoindre mes ayeux.
Employés de votre art le grave miniſtère.

SCAVANTINET.

Nous allons à l'inſtant, Grand Roi, vous ſatisfaire.
La volonté des Rois eſt un ordre des Dieux,
Et toujours les Lauriers ſont émanés des Cieux,
Ils nous ont en ce jour accordé la Victoire,
Vous voilà triomphant, mais vous avés la foire,
Quelle honte, Seigneur, ſi vous chiés toûjours,
Quel échec à l'Etat, à vous, à vos Amours.
Votre mal eſt un traître, il faut que je le diſe,
Sçavantinet, Seigneur, vous parle avec franchiſe.
Mais nous romprons le cours d'un deſtin ſi fatal;
Daignés nous détailler la ſource d'un tel mal.
Pour votre guériſon il faut nous en inſtruire.

SIROP-AU-CU.

Je ne puis ſans rougir, mes amis, vous le dire;
La crainte pour les Rois eſt un crime odieux,
Et pour avoir tremblé je ſens en ces bas lieux,
(*Portant la main à ſon derrière.*)
Qu'il eſt un Ciel vangeur, mais pourtant trop ſévere,
Et je dois le blâmer de chercher mon derrière,
Il eſt vrai que c'eſt-là que la peur me ſaiſit,
Et le trou de mon cul en devint ſi petit
Que j'en crus à l'inſtant avoir perdu l'uſage.
Qui peut ne pas trembler à l'aſpect du naufrage!
J'étois bien réſolu de braver le trépas,
Mais la peur de mourir l'emporte en pareil cas;
Et dans un même inſtant par un effet contraire
Je reſſerrai le cul, & lâchai le derriere ;

Le dernier prévalut, & ſans ceſſe foirant
Je vainquis tout foireux, & foire triomphant.
Vous ſentés de mon mal la ſource, & l'origine.

PECORUS.

Si vous n'étiés foireux, vous en avés la mine.
Et ſans nous l'avoir dit nous l'aurions vû d'abord
Notre art à vous guérir, par un ſublime effort
Va vous manifeſter juſqu'où va ſa puiſſance :
C'eſt trop peu de ſentir, il faut de l'évidence.
Daignés donc, Grand Vainqueur, tourner votre Ponent,
Et vous aurés dans peu quelque ſoulagement.

Sirop-au-cu tourne le derriere, s'appuye ſur ſa chaiſe perçée, on met le pot de chambre fort proprement ſous lui, les quatre Medécins leurs lunettes ſur le nez regardent attentivement, & de très-près la matiere couler. Ce qui fait un coup de Theâtre très-brillant.

Après un aſſez grand intervalle de ſilence & d'attentio.

ARTICHAUD.

J'apperçois un Gluand à travers la matiére,
Qui dénote une humeur récalcitrante altiere....
Au Roi.
Nous pouvons à l'inſtant, Seigneur, vous l'arrêter,
Mais il eſt dangereux de rien précipiter,
Et je ſerois d'avis d'attendre une quinzaine.

SIROP-AU-CU, *ſe retournant avec impétuoſité.*

Que le Diable, Artichaud, mille fois vous entraîne
Si pour me ſoûlager, il n'eſt un prompt effort,
Dans une heure au plûtard Sirop-au-cul eſt mort.
Si vous ne ſentés rien ; ce n'eſt pas de ma faute.

BARBARISME.

Le Roi ſe remet à la même poſture que ci-devant les Medécins comme auparavant regardent attentivement la matiere couler.

Sire

Sire, remettés-vous, nous remarquons dans Plaute,
Que souvent le hazard *cet arbitraire du sort* ,
Fait triompher le foible, & succomber le fort.
Mais son secours ici nous seroit inutile.
Il faut purger le sang, détacher cette bile,
Qui se précipitant avec rapidité,
Peut causer aux poulmons de la sérosité.
Le mercure apprêté nous sera nécessaire
Pour que dans l'intestin se cuise la matiere,
Car vous voyés qu'a crû ces glaires sont poussés.

Sçavantinet laisse ici tomber ses lunettes dans le pot d chambre. Il les ramasse avec dextérité, les essuye proprement à sa cravate, & les remet sur son nez. Tout cela se fait en parlant.

SCAVANTINET.

Qu'en termes éloquents ces mots sont énoncés.
On ne peut mieux parler que vous venés de faire;
Mais pour rendre l'avis encore plus salutaire,
Faisons ce qu'en tel cas ont fait tous nos Docteurs.

Les Médecins délayent avec leurs doigts la matiere qui est dans le pot de chambre, & avec gravité la goûtent par trois fois.

SCAVANTINET, *au Roi qui se remet sur sa chaise.*

Que votre cul Royal, Sire, appaise ses pleurs;
Un heureux d'énoûment va finir le mistère,
Nous n'avons plus besoin que d'un Apoticaire;
Il va vous apporter nos verjus, nos sirops,
Et le mal partira bientôt, *ad inferos.*

Les Medécins sortent.

SCENE II.

SIROP-AU-CU MORVENBOUCHE *qui entre*

SIROP-AU-CU.

MOrvenbouche, parlés, d'où me vient la victoire
Qui ſignale en ce jour ma valeur & ma gloire?
A qui dois-je le fruit de ce ſang répandu
Qui couvre de Lauriers le grand Sirop-au-cu?
Car, ſi j'en ſçais un mot, que le Diable m'emporte.

MORVENBOUCHE.

D'abord à vous ſervir mon ardeur fut ſi forte,
Que ne connoiſſant plus ni périls ni tourmens
Je picquai mon cheval qui prit le mord aux dents.
Ah, qu'il s'eſt ſignalé! qu'il a bien fait connoître
La valeur d'un ſujet qui combat pour ſon maître?
On auroit dit qu'un Dieu guidoit cet animal.
(Qu'un inſtant fut, helas, à Saligot fatal!)
Inéxorable aux cris, pourſuivant ſa carrière,
Il abbat l'ennemi, le couvre de pouſſière;
Saligot veut envain rappeller ſes ſoldats:
La peur ſaiſit les uns, & de leur propre bras,
Les autres aveuglés, ſe renverſent par terre.
Mon cheval animé d'une juſte colere
A travers l'Ennemi retraverſe le Camp
Qui devint & d'horreur, & de carnage un champ
Si triſte à l'Ennemi, pour vous ſi plein de gloire
Que mon cheval lui ſeul mérite la Victoire.
A la fin mon cheval n'eut plus le mord aux dents,
Et le combat finit, faute de combattans.

SIROP-AU-CU.

Le hazard va plus loin ſouvent que la prudence.
Mais le Ciel fait toûjours briller ſa providence.
Vous êtes le Héros que portoit l'animal
Et je vous dois le prix qu'a gagné le cheval.
Les Dieux dans leurs deſſeins ſont tous impénétrables!

Eh ! qu'importe à quel bras nous ſoyons redevables !
Les Prodiges jamais n'appartient qu'aux Dieux,
Et grace à leurs faveurs je ſuis victorieux.
Tu recevras le prix qu'on doit à la vaillance,
Et déſormais en toi je mets ma confiance.
Le premier ſoin des Rois eſt de récompenſer.

MORVENBOUCHE.

Vous êtes dans l'erreur, c'eſt trop vous abuſer,
Sire, jamais poltron n'aura frayeur plus forte ;
Mon cheval m'emporta, mon cheval me rapporte ;
Morvenbouche ſans lui n'eut jamais reparu.

SIROP-AU-CU.

Qu'entens-je, juſte Ciel ! l'ai-je bien entendu ?
Ce que tu me dis là peut-il être croyable ?

MORVENBOUCHE.

Pardonnés-moi, grand Roi, j'eus une peur de Diable.

SIROP-AU-CU.

Peut-on trembler ſi fort ſans faire le plongeon ?

MORVENBOUCHE.

Je me tenois, Seigneur, preſqu'auſſi droit qu'un jon.
Sire, un bon Ecuyer ne tombe point par terre ;
Mais il falloit un cul auſſi dur qu'une pierre
Pour ne pas ſuccomber en un pareil aſſaut.

SIROP-AU-CUL.

Morvenbouche, mon cul plus que le tien eut chaud.
Va, ma timidité ſert d'excuſe à la tienne.

MORVENBOUCHE, *avec ſurpriſe, & châleur.*

Sire, vous m'annoncés une facheuſe antienne.
Je croyois qu'un grand Roi ne dût jamais trembler.
Ah ! quels remords pour vous me viennent accabler !

De quel œil voulés-vous que l'Univers contemple
Un Roi dont la valeur lui doit servir d'exemple.

SIROP-AU-CU.

Vos fureurs ne sont pas une régle pour moi,
Vous parlés en soldats, je dois agir en Roi.
On punit un sujet qui fait le petit maître,
Que la crainte saisit, & qui n'est plus qu'un traitre.
Mais un Roi que le Ciel rend digne de ce rang
Pere de la patrie, il tremble pour son sang.
Eh, pour qui bien souvent frissonne-t-il dans l'ame !
Pour des sujets ingrats que l'intérêt enflamme,
Qui laisseroient passer l'Etat en d'autres mains,
S'ils ne combattoient pas pour leurs propres destins.
Morvenbouche, apprenés cette sage maxime,
Il est dans la frayeur une vertu sublime;
Il faut pour mettre un frein à la témérité
Prendre avis à propos de la timidité.
Charles XII. eût été le second Aléxandre
S'il eût, tremblant un peu, voulu moins entreprendre.
Sçachés mettre à profit cet avis important,
Et me laissés en paix entendre Dégoutant.

SCENE III.

SIROP-AU-CU, DEGOUTANT.

Qui entre avec tant de précipitation que le Roi se leve, & se prête par-là à la situation de se laisser baiser le derriere.

DEGOUTANT.

Ah! Seigneur, pénétré d'une allégresse entiere,
Souffrés que mille fois, j'embrasse ce derriere
Où du Ciel à nos yeux éclatent les faveurs,
Et qui sera l'Autel où désormais nos cœurs
Viendront en holocauste offrir au Diadême,

Nos Vœux pour un Héros qu'on respecte & qu'on aime.

En prenant le pot de chambre.

O Jus trois fois divin, qui faites le bonheur
D'un Peuple triomphant, d'un Roi plein de valeur !
C'est à vous que mon nez rend un sincere hommage.

Il remet le pot de chambre.

Oui, Seigneur, apprenez le brillant avantage
Que l'Etat a reçû de votre cul foirant.
Dès le premier signal il fut en mouvement.
Vous fites aussi-tôt, Grand Roi, peter la bombe
Qui fut de l'ennemi la défaite, & la tombe.
Les Dieux font triompher le mortel à leur choix !
Vous me dites alors *du ton sacré des Rois* ;
Ah ! mon cher Dégoûtant, soûtiens-moi, j'ai la foire.
Qui l'eût crû ? qu'elle fût le sceau de la victoire ?
Sans votre foire, helas, l'Etat étoit perdu,
Car c'étoit perdre tout, perdant Sirop-au-cu.
Vous savez qu'à l'instant on nous livre bataille,
Moi-même je vous mis derrière une muraille ;
Vous faisiez pour chier de louables efforts
Mais le bruit des Canons en causa de si forts
Que le mur écroula ; votre auguste Personne
Ne pouvant reculer, jure, fulmine, tonne.
J'admire dans l'instant, ô prodige des Cieux,
Que vous ne reculez que pour en sauter mieux.
Dans le même moment oubliant votre foire
Vous courutes au champ où vous guidoit la gloire,
Mon intrépidité veut y suivre son Roi,
Je vous vois aussi-tôt à deux cent pas de moi,
Et pour comble d'horreur en cet instant terrible
Mon cheval abbatu vous rendit invisible.
Je reprens un relais, je cours comme un démon,
Et St. George cent fois plus que moi, rodomon,
N'eût fait en ce moment que de l'eau toute claire.
Qui prétend m'arrêter est renversé par terre :
Je ne pus retrouver la trace de vos pas.

J'appris avec effroi par un gros de Soldats,
Que ſans de prompts ſecours pour vous auxiliaires ;
Vous étiés menacé d'avoir les étrivieres.
Ma prudence à l'inſtant ſignala ma valeur,
Et me fit ſeconder ma trop juſte fureur.
Chiant-lit le premier m'apporta la nouvelle
Qui fit donner l'eſſor à mon généreux zele.
Cubreneux découvrit la foire de ſon Roi,
Galenmain côtoya la route ſans effroi ,
Et ce fut Né-pourri qui d'un récit ſincere
Me dit que Saligot écumant de colere
Inſtruit que tout foireux vous étiés dans ſon camp ,
Jugeant que vous auriez du ſecours ſur le champ,
Pour arrêter l'effet de cette prévoyance
Avoit adroitement, (je fremis quand j'y penſe !)
Sur vos traces placé des dogues affamés
Qui fumans de carnage, à la proye animés
Devoient par cette ruſe effacer le paſſage
Où j'ai fait ſuccomber ſa dangereuſe rage :
Car un Dieu qui vouloit éterniſer nos noms
Y fit au même inſtant croître des champignons
Qui nous guidant tout droit vers la Tête ſacrée,
A notre noble ardeur ſervirent de trophée.
Il étoit temps, ma foi, Saligot nous tenoit,
Et pour vous étouffer ce Roi vous embraſſoit.
Ce fut là que l'on vit une terrible affaire !
Alternativement nous nous jettons par terre ,
Saligot contre moi tourne alors ſa fureur ,
Et d'un ton menaçant me dit avec aigreur
Les Dieux te puniront ſi tu pourſuis la gloire,
Et moi je lui réponds, certain de la victoire,
S'ils demandent mon ſang, ils le verront couler :
Mais la brêche eſt l'autel où l'on doit m'immoler.
Je le frappe auſſi-tôt il tombe à la renverſe ,
Intrépide je cours, je vole, je m'empreſſe ,
Et faiſant le devoir d'un ſujet, d'un ami,
La victoire éveilla mon prince évanoui ;

Que peu s'en est fallu que Saligot lui-même
Ne devînt l'instrument de ma valeur extrême
Car le tems que je mis, Sire, à vous secourir
Fit seul que de vos fers je ne pûs le couvrir.
La fuite lui devint un secours nécessaire,
Et les Dieux ont pris soin de terminer l'affaire.

SIROP-AU-CU.

C'est assez, dégoûtant, je te fais mon égal.
Ton recit adoucit la moitié de mon mal.
Vous, Gardes, approchés, recevez vos salaires;
Et si mon mal au cul ne me cause la mort
Votre Roi vous fera bientôt un autre sort.
A Dégoutant.
J'attens mes médécins & mon Apoticaire;
Qu'il plaise aux immortels de guérir mon derriere
La Princesse languit de son brûlant amour,
Et de ma guérison elle attend l'heureux jour....
Mais tu ne me dis pas comment va ton ulcére?

DECOUTANT.

Il est crévé, Seigneur, dans le fort de la guerre.

SIROP-AU-CU.

Quelqu'ulcére sans doute est crévé dans mon corps,
Car j'y sens à coup sûr de violens transports.
Allons prier les Dieux d'appaiser cette crise;
Et j'irai, s'il leur plaît, mettre une autre chemise.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE DEGOUTANT, GARDES.

Sirop-au-cu entre la main sur son derriere comme pou se retenir jusqu'à ce qu'il soit sur le pot de chambre, & ne laisse pas d'embrener le Théatre.

SIROP-AU-CU, *sur sa chaise percée.*

JE crains que de l'état le suprême bonheur
Ne soit pour votre Roi le comble du malheur.
Les Dieux sont faits ainsi! pour nous leur providence
Puise en l'obscurité sa divine éxistance ;
L'oracle a pourtant dit qu'un heureux dénoûment
De l'Univers entier feroit l'étonnement,
Et je sens redoubler du mal la violence.
Eprouvons des Docteurs la profonde science.
Eh ! que me serviroit l'honneur d'avoir vaincu
S'il falloit au tombeau mettre Sirop-au-cu.
Il est beau de regner, mais il est beau de vivre :
La gloire du trépas dont un Héros s'enyvre
A l'exemple des Dieux doit animer les Rois :
Si comme aux immortels ils revivoient deux fois
D'ailleurs un beau trépas n'est jamais qu'à la Guerre.
Que me diroient les morts d'être mort du derriere ?
Je veux quand je mourai, braver en vrai soldat
Les pèreils attachés au salut de l'état.
à un Garde.
Faites entrer les Grands, & mon Apoticaire,
Je prévois que mon mal a besoin de clistere ;
C'est languir trop long temps en ces tourmens affreux
Si je ne suis guéri, j'en jure, c'est fait d'eux.

SCENE

SCENE II.

LES QUATRE MEDECINS.

COULŒUVRE, *la Seringue en main.*

(*Les Acteurs précédens.*) *Deux petits valets apportent un réchaud avec un poëlon plein d'eau qui chaufe, & quantité de bouteilles.*

SIROP-AU-CU.

JE vais donc, mes amis, éprouver un chef-d'œuvre;
Avec dextérité gouvernés-moi, Coulœuvre.
J'aime à vous contempler l'instrument en vos mains;
Vous êtes un Héros l'effroi des culs humains;
Mais soit votre grand art, votre esprit, ou vos graces,
Je sens déja le mien prêt à vous rendre graces.
Voyés, examinés, allons, qu'attendés-vous?

COULŒUVRE.

J'attens l'ordre, Seigneur, pour me mettre à genoux (*en montrant les Docteurs*
Voilà mes souverains, que leur bouche prononce.

BARBARISME.

Coulœuvre, taisés-vous, voilà notre réponse;
Faites chauffer vos eaux, sans scandale, sans bruit;
Le tems, en bavardant, se passe, & l'heure fuit.

(*au Roi.*)
Nous avons réfléchi sur votre maladie,
Et la source du mal est à fond définie.
De pere en fils, Seigneur, nous connoissons vos culs,
Et nous avons jugés, en faisanr nos calculs,
Que ce mal vient un peu de votre négligence.
Il ne s'est vû jamais autant d'extravagance
Qu'a produit votre cul & ceux de vos ayeux!

Sans rélâche occupans & nos nez & nos yeux
Ils ne pouvoient chier, & vous foirés sans cesse.
Ces deux extrémités nous mettent en détresse,
Nous vous estimons fort, Grand Roi Sirop-au-cu ;
Mais si l'on m'en croyoit, on vous coudroit le cu.
C'est, pour vous bien guerir, l'infaillible reméde.

SIROP-AU-CU.

Si c'est là votre avis, le Ciel me soit en aide,
Jamais le cul du Roi ne se verra cousu,
Et j'aimerois plûtôt que tu fusses pendu...
Artichaud prononcez.

ARTICHAUD.

Je pense le contraire.
Je voudrois vous ouvrir encor plus le derriere,
Quand tout seroit sorti, vous n'auriés plus de mal ;
Et votre cul pour nous ne seroit plus bannal.

SIROP-AU-CU.

En vous faisant tous deux jetter par la fenêtre
Voulés-vous éprouver que je suis votre maître ?
Comme Roi cependant je retiens mon courroux
Mais vous, cher Pecorus, dites, qu'en pensés-vous?

PECORUS.

Qu'ils parlent sans bon sens, sans gout, & sans lumière !
A-t'on jamais d'un Roi vû coudre le derriere;
Ce seroit enfermer les Brebis & le Loup,
Et vous porter, Seigneur, un trop sensible coup.
Cicatriser le trou de ce foireux derriere
Choqueroit le bon sens, & la nature entière
Votre foire est de peur une digestion.
Et du Ciel en couroux une punition.
C'est à nous que les Dieux ont commis la puissance
D'apporter *per malum, malo* de l'indulgence,
Ainsi pour vous guerir refutant leurs avis,

A mes décisions, Grand Roi, soyés soumis ;
Sur le bout de mes doigts je sçais la médecine :
Toûjours il faut du mal aller à la racine :
Votre cul entété distilera toûjours
Si mes avis suivis n'en arrêtent le cours.
* Notre adresse, & notre art à vous ouvrir le ventre,
Doit nous montrer du mal & la source, & le centre
Vos boyaux par nos mains ratissés proprement
Seront mis à vos yeux dans un bassin d'argent,
Et pressés comme il faut, expulsans la matiére,
Nous mettrons en état vous & votre derrière.
Que dites-vous Grand Roi, de ce Conseil d'ami ?

SIROP-AU-CU.

Que comme un roitelet vous me traités ici,
Et que je suis surpris de votre impertinence.....
Autant que je l'ai pû, j'ai gardé le silence ;
Mais vous ne cessés point de révolter mon cu ;
Parlés, connoissés-vous le grand Sirop-au-cu ?
Savez-vous que mon front couvert du diadême
Produit de mes Ayeux & la fleur & la crême,
Que si tous les foireux se trouvoient en vos mains ;
Il faudroit éventrer les trois quarts des humains ;
Pour me traiter ainsi, va-t'en à tous les diables.

SCAVANTINET.

Sire, appaisés vos cris. Vos Ayeux redoutables
Constipés, ou Foireux n'en ont pas moins vécus ;
Et toûjours sur leurs maux nos soins ont prévalus.
Tout ce qu'ont prononcé ces docteurs mes confreres
Est pour donner l'essor à leurs goûts, & lumieres.
Nous autres Médecins nous nous contrarions.
Pour donner plus de poids à nos décisions.
Il arrive souvent que dans pareille affaire
De tous nos beaux discours nous faisons le contraire,
Et le malade est sûr qu'après tant de combats
Le rémede ordonné le sauve du trépas ;

* Le Roi fait ici des contorsions de rage epouventables.

Il crêve bien ſouvent malgré notre ſcience;
Mais il va chez les morts rempli de confiance
Que le reméde opére en le faiſant mourir,
Et l'on voit de notre art le germe ſe nourrir
De façon que les morts en ſortant de la vie
Ignorent qu'en mourant elle leur ſoit ravie;
Il eſt de certains maux où notre art n'agit point.
Quoique certains du fait, nous parlons ſur ce point
Comme ſi ces grands maux ne fuſſent que chimere,
Car nous n'en ſentons rien. C'eſt ce qu'ont voulu
faire
Ces trois grands Médecins dans leurs ſavants diſ-
cours.
Mais les remédes vains ſont toûjours les moins
courts.
Je ſerois donc d'avis, laiſſant la faribôle,
Que vous fiſſiez, Seigneur un tour de caſſerole.
Pour tous maux aujourd'hui c'eſt un reméde ſur;
(*Aux Médecins.*)
Comme ignares parfaits vous m'allés dire,
(*Cur* ?)
En voici la raiſon, écoutez, je vous prie;
De la maſſe du ſang vient toute maladie;
Sans ceſſe notre Roi foire comme un perdu,
Sans contredit, Meſſieurs, c'eſt un ſang corrompu.
Le Roi goûte bien mieux cet avis ſalutaire;
Je crois de bonne foi qu'on ne ſçauroit mieux faire,
Sire, vous m'entendez, qu'en penſe votre cul.

SIROP-AU-CU.

Que quand Caligula fit ſon cheval conſul,
Il avoit ſes raiſons d'en enrichir l'hiſtoire
Et que cet animal méritoit cette gloire;
Que s'il avoit connu mes bavards Médecins
Il les eût envoyés s'exercer aux moulins.

SCAVANTINET.

Nous allons à l'inſtant vous laver le derriere,

Et par d'autres moyens châtier la matière.
Coulœuvre, ſongés bien à votre fonction
Et préparés d'abord une décoction.
Approchés-nous cette eau qui doit être aſſez chaude...
Les Médecins lui frottent le cul avec de l'eau bouillante.
Guériſſons donc ce cul qui trop longtems nous fraude...

SIROP-AU-CU.

Ah, Docteurs, c'eſt trop chaud, attendés un inſtant

SCAVANTINET *continuant.*

La faculté le veut, ſupportez ce tourment.
Nous voulons effrayer par là cette matière...

SIROP-AU-CUL.

Beau ſecret, par mon chef, de brûler mon derriére.

SCAVANTINET *ſans écouter le Roi continue.*

Nous ſcaurons la forcer de ſortir à propos
Et de rendre ce cul moins gaillard, mais diſpos.
(*à Coulœuvre.*)
Donnés ce lavement qu'on vous a dit de faire.
Le Roi préſente ſon derrière & on le fait retourner.
Nous avons depuis peu changez cette manière
De donner par le cul reméde, ou lavement,
Coulœuvre, il faut au Roi le donner par devant.
(*Le Roi ouvre la bouche.*)
Il faut avant, Seigneur, que votre cul ſe bouche
Vous ouvrirez après votre petite bouche.

On ſçaura que le Roi l'a fendue juſqu'aux oreilles.

(*à Coulœuvre.*)
Donnez-nous ce tampon, allons dépêchés vous.
(*Ils tamponent le cul du Roi.*)
Et ſur le cœur du Roi mettez-vous à genoux.
Il faut pour cet effet monter ſur une chaiſe:

On tient le Roi, Coulœuvre monté ſur une chaiſe appuie ſes genoux ſur ſon eſtomac, lui met la canule dans la bouche & pouſſe ſon lavement.

SCAVANTINET, *au Roi.*

Vous vous ſentés déjà, je ſuis ſur, à votre aiſe

Le Roi veut parler, ce qui fait répandre un peu le lavement, & met en colère Coulœuvre.

COULŒUVRE.

Il acheve de donner le lavement.

Sire, tenés-vous donc en repos un inſtant.
J'ai donné mon reméde enfin, heureuſement.

Pendant cette cérémonie les quatre Médecins, leurs lunettes ſur leur nez, regardent attentivement ſi rien ne coule à travers le tampon qui ſaute en l'air, & le reméde leur rejaillit au viſage transportés de joie ils entourent le Roi & chantent en branle.

Sur l'air, *& j'ai du bon tabac dans ma tabatière.*

Sire, conſolez-vous, notre reméde opère
Vous n'aurés plus de mal à votre beau derriére;
Vous n'êtes plus foireux, Sire, conſolés-vous.

Les Gardes qui ſont dans l'enfoncement avec Morvenbouche & Dégoutant font un double cercle au tour des Médecins & du Roi & répetent en chorus.

Sire conſolés-vous, ce grand reméde opére,
Vous n'avés plus de mal à votre beau derriere,
Vous n'êtes plus foireux, Sire conſolés-vous.

Coulœuvre joue l'air ſur un violon qu'il prend à l'orqueſtre.

SIROP-AU-CU. { *Aux Médecins qu'il embraſſe à pluſieurs repriſes & qui ſont tout embrenés.*

Venés, mes chers amis, que je vous baiſe tous.

SCAVANTINET *au Roi.*

Avalés en Héros encor ces trente boles,
Et vous disant, (*Salve*) nous finissons nos Rôles.

SCENE III.

SIROP-AU-CU, DEGOUTANT.
MORVENBOUCHE, GARDES.

DECOUTANT.

EN faveur de nos nez, de l'Etat, & de vous,
Les Dieux appaisent donc un distillant courroux
Je me taisois, Seigneur, mais jurant comme un Carme
Je faisois en moi-même un furieux vacarme
Je maudissois autant la transpiration,
Que j'applaudis du Ciel la benédiction.

MORVENBOUCHE.

Ainsi qu'à Dégoutant une vive allégresse
Me rend pour notre Roi ma premiere tendresse;
Votre foire à propos a sçû se contenir
Car sçachés que mon nez n'y pouvoit plus ten ir.
Je vous parle, Seigneur, en confident sincere.

SIROP-AU-CU.

Parlés plus à propos, ou sçachés mieux vous taire
Ma foire, avés-vous dit, étoit un don des Dieux,
Et vos nez murmuroient de ce bienfait des cieux.
C'est bien à vous, vilains, infectés par nature,
Et qui portez d'ailleurs la plus plate figure,
De faire à contre temps ici les délicats,
Quand l'un pisse en son lit, l'autre chie en ses draps.
Ne sont-ce pas vos faits six jours de la semaine?...

SCENE IV.

ETRONIE, CURIDÉ, LES ACTEURS PRECEDENS.

ETRONIE.

Le bruit de vos exploits, Sire, en ces lieux m'amene.
Que mon cœur a souffert de furieux combats !
Mais la victoire, enfin, couronne votre bras,
Et Saligot vaincû, l'histoire le raconte,
Contraint à battre aux champs avec sa courte honte
Vous rend digne de moi ; vous êtes mon vainqueur
Et rien n'arrête plus la flamme de mon cœur.
Il brule pour son Roi de cette ardeur si pure
Qui vient rendre d'accord l'amour & la nature.
Je suis prête, Seigneur, à vous donner la main ;
Qu'à Saligot saisi des tonneres d'airain
Ainsi qu'à l'Univers annoncent pour nouvelle
Que nos cœurs sont d'amour le plus parfait modèle.
Saligot à coup sur crèvera de dépit,
Sçachant l'heure & le jour où dans un même lit
Un tendre mouvement me rendra souveraine :
Que cette attente, hélas me fait souffrir de gêne !
Hâtés-vous d'éprouver ma sensibilité,
Vous rendrés grace aux Dieux de ma mobilité.
Un laurier se flétrit si l'amour ne l'arrose ;
J'en veux être à la fois & la source & la cause
Qui pour un Roi vainqueur peut vivre sans amour
Indigne de regner, est indigne du jour.

SIROP-AU-CU.

Que vous me châtouillés par mon endroit sensible ;
Et que ce beau discours est ardent & plausible ;
Princesse, votre ardeur mérite des travaux.
Devenons vous & moi, deux hercules nouveaux...
Princesse, sçavez-vous que je n'ai plus la foire.

ETRONIE.

ETRONIE.

Je ſçais bien plus encor & j'ai peine à le croire ;
Sans elle, hélas ! on dit que vous êtiez perdu
Qu'auroit fait mon amour, ſans vous, Sirop-au-cu ?
La mort ſeule à mes maux eût été le remède.

SIROP-AU-CU.

Le deſtin malgré lui ſouvent à l'amour céde.
L'amour vous rend juſtice, & ne peut vous rater;
Mais, ſans mourir, Princeſſe, on peut bien ſe gratter.
Peut-être le dépit eût fait quelqu'écorchure...
Mais puiſque me voilà, laiſſons cette peinture,
Venés, tous vos deſirs ſe verront accomplis,
Uniſſons de nos cœurs tous les plis & replis,
Faites de mon laurier votre plus douce chaîne,
Qu'il croiſſe dans vos eaux, préparés la fontaine.
Déſormais le plaiſir doit marcher ſur nos pas;
Princeſſe, ſi j'en meurs, que ce ſoit en vos bras.

Le Roi ſort & ſa ſuite.

SCENE V.

ETRONIE CURIDÉ.

ETRONIE.

LEs Dieux ont donc enfin ceſſé de me pourſuivre,
Et c'eſt de cet inſtant que je commence à vivre ;
Qui vit en languiſſant, voit à peine le jour,
Et la terre aux mortels eſt un triſte ſéjour
Quand l'excès du malheur fait tout leur appanage :
L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.
Tu ſçais bien, Curidé, que je n'en manque pas ;

Mais l'ennui qui ſans ceſſe accompagnoit mes pas
Inſpiroit à mon cœur des mouvemens bizarres
Qui balançoient en moi ces ſentimens ſi rares,
Dont toi-même admirois la force & la grandeur.
Mais un ſang pétillant s'aigriſſoit ſur mon cœur.
L'eau qu'on m'a ſi ſouvent fait venir à la bouche
Me brûloit du déſir de devenir la ſouche
Qui devoit à l'Etat donner des rejettons.
Si l'on ne veut ſemer, que ſervent les ſillons ?
C'eſt fatiguer un champ pour le laiſſer en friche ;
La terre pour cela n'en devient pas plus riche ;
Il eſt ainſi d'un cœur qu'on flatte par l'eſpoir.
Quiconque porte un nez doit s'armer d'un m'ouchoir.
Un ſoufle allume un feu qu'on éteint avec peine.
Ma flamme ſans détour te parle en Souveraine,
Il nous faut dans l'amour de la réalité,
Et le plaiſir fait ſeul notre félicité.
Ce plaiſir, Curidé, je veux bien te le dire,
Eſt un je ne ſçais quoi qui fait que l'on déſire
Connoître de l'amour l'aiguillon dangereux
Et nous fait malgré nous brûler à petits feux.
Il me falloit mourir, ou bien me ſatisfaire,
Chacun ſent ſes beſoins, l'attente déſeſpére ;
Du tems qu'on perd en vain on eſt comptable aux Dieux :
Mon Ecuyer cent fois m'a fait parler ſes yeux ;
Ses feux, s'il eût oſé, ſe ſeroient fait connoître ;
S'il n'eſt pas Roi d'ailleurs il eſt digne de l'être,
Si le Roi m'eût manqué, j'en faiſois mon époux.

CURIDE.

Dans un ſemblable cas j'agirois comme vous.
Eh ! qui ſçait mieux que moi le tourment qu'on endure
Quand il faut mettre un frein aux cris de la nature.
La raiſon veut en vain régler alors nos pas,

La nature triomphe en ſes tendres ébats.
Quand on tient la couronne, on peut ſe dire Reine,
Et regner, c'eſt tenir la tige de la peine.
Quand nous en ſommes là, nous goûtons les plaiſirs,
Et nous donnons l'eſſor à nos tendres déſirs.
Princeſſe, Curidé vous dévoile ſon ame.
Ah, vive le plaiſir où notre cœur ſe pâme!
Princeſſe, comme moi vous aimés le mouton?
Le meilleur de la bête eſt le gigo, dit-on;
Sans être en appetit ſon divin jus réveille,
Je quitterois pour lui tous les jus de la treille.
Curidé ſans ce jus fût entrée au tombeau,
Et je ne dois le jour qu'à ce friant morceau.
Les Dieux, pour en jouir, nous ont donné la vie.

ETRONIE.

On ne peut s'exprimer avec plus d'énergie.
Oui, pour vérifier ce diſcours ſeduiſant,
Ton ſalutaire avis finira mon tourment;
Ce ſoir avec le Roi nous grugerons l'éclanche,
Il faut que dans ſon jus mon tendre cœur s'épanche:
Je veux enfin ſortir de mon inaction,
Et courir le hazard d'une indigeſtion.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIROP-AU-CU MORVENBOUCHE, GARDES.

MORVENBOUCHE.

Sire qu'avés-vous donc ? quel tourment vous irrite ?
Vous courés comme un fou, quel sujet vous agite ?
Etronie à vos feux manque-t-elle de foi ?

SIROP-AU-CU

C'est pis-que tout cela qui tourmente ton Roi
Je suis atteint du mal regnant dans ma famille,
Hélas, je n'en puis plus, & dans ma peau je grille,
Me voilà constipé mes quatres Médecins,
Ont je crois, dans mon corps fait entrer des cousins
Qui me picquans au vif sans cesse y font la ronde,
Et j'en vois mais trop-tard l'ignorance profonde,
Ce qui redouble encor ma trop vive douleur
C'est qu'Etronie, hélas, va tomber en langueur,
Tous les apprêts sont faits pour la cérémonie,
Et je sens que les Dieux vont me ravir la vie,
Dans un si triste sort qui la soulagera ?
Je connois ses besoins, elle y succombera.
Morvenbouche, dis-moi, comment va sa colique ?
La femme est à peu près la lanterne magique,
Il ne faudroit la voir qu'à travers un cristal,
Un pet fait de travers lui cause un cuisant mal !
On dit que dans l'instant elle étoit en foiblesse ?

MORVENBOUCHE.

Ce n'eſt plus rien, Seigneur, & le mal qui la preſſe,
Eſt cauſé par des vents qui ne pouvoient ſortir,
En vous nommant, Seigneur, on l'a fait revenir.

SIROP-AU-CU.

Et que fait à préſent cette Princeſſe ?

MORVENBOUCHE.

Tout à gogo, Seigneur, comme un dain elle veſſe.

SIROP-AU-CU.

Je voudrois bien, hélas, pouvoir en faire autant,
J'eſpérerois du moins quelque ſoulagement.
Mais n'atten-t-elle pas la fin de la journée ?

MORVENBOUCHE.

Jamais pour elle jour ne fut tant de durée,
Sans ceſſe voltigeant dans ſon appartement
Elle accuſe la nuit de ſon retardement.
Qu'elle a bien d'une Reine & la taille & la mine !
Je l'admirois, Seigneur, faire un tour de cuiſine :
Sans doute elle ſe ſent un ſi grand appétit,
Qu'elle craint d'être foible en ſe mettant au lit.

SIROP-AU-CU,

Elle prend pour ce ſoir un ſoin bien inutile;
Je doute que jamais mon lit ſoit ſon azile ?
Qu'elle va reſſentir bien des tourmens divers,
Lorſqu'on l'informera de ce nouveau revers;
Les Dieux, & les deſtins ont juré de nous nuire. . .
Va pourtant de ma part, Morvenbouche l'inſtruire.

MORVENBOUCHE.

Mais Seigneur.

SIROP-AU-CU.

Obéis & ne replique pas.

SCENE II.

SIROP-AU-CU. *Seul*

MORVENBOUCHE, *attendés... renenés sur vos pas...*

E*St il parti* .... ſon cœur à recit horrible
Frémira du danger qui n'eſt que trop viſible.
Puis-je achever l'Hymen en ce facheux état ? ...
Je ſuis un pauvre Sire, hélas !, pour mon état.
Tout foireux ce matin j'étois à l'agonie,
Et conſtipé ce ſoir je vais perdre la vie ....
Dois-je ſubir le ſort d'un ſi cruel deſtin ?

SCENE III.

MORVENBOUCHE, SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE, DEGOUTANT, GARDES.

MORVENBOUCHE.

MEr-d'en-cour eſt là-bas, Seigneur, dans le jardin
Qui d'attendre un inſtant ſe faiſant violence
Lui-même vous vouloit demander audience.
Son Maître dont on a rabattu la fierté
Par cet Ambaſſadeur veut conclure un Traité
Qu'il dit être pour vous de très grande importance.

SIROP-AU-CU.

Qu'il prend bien mal ſon temps ... n'importe, qu'il avance

Un Garde ſort pour l'aller chercher.

S'il ne me donne pas de ſolides raiſons
Tous ces diſcours pour moi ne ſeront que chanſons.
Dans l'état où je ſuis, que pourra-t'il me dire ?
Mais il faut l'écouter pour le bien de l'empire ;
Et ſi le ciel ſevère exige mon trépas,

Il eſt mort, dira-t'on, ne le méritant pas.
Il a fait ſon devoir comme un Roi magnanime,
L'amour pour ſes ſujets le rend exempt du crime;
Même dans les tourmens, du peuple le repos
Juſqu'au dernier ſoupir l'occupoit en héros...
Mais, dégoûtant, mon mal m'accable ſans relâche...

SCENE VI.

SIROP-AU-CU, MERDENCOUR, MORVENBOUCHE, DEGOUTANT, GARDES.

MERDENCOUR.

A Mon Maître, grand Roi, la valeur vous attache:
Je viens vous informer que Saligot vaincu
Admire malgrè lui le grand Sirop-au-cu,
Qu'il prend beaucoup de part, Seigneur, à votre foire,
Et vous accorde enfin en ce jour la victoire.
Mais l'amour en ſon cœur ne vous l'accorde pas.
La Princeſſe a pour lui de ſi fringons appas,
Qu'avant de conſentir à l'himen d'Etronie,
Il nous fait annoncer, qu'il y perdra la vie,
Son trône, ſa valeur, ſes biens & ſes Etats,
S'il faut que cet objet ſe couche dans vos draps:
Qu'il vindra l'arracher de votre lit, ſanglante
Du coup que portera ſa fureur menaçante.
Les menaces d'un Roi tel que l'eſt Saligot,
Sont des oracles ſurs qu'on éprouve bientôt.
Il ſait que vous l'aimés, il l'aime plus encore,
Il en ſéche ſur pied, pour tout dire, il l'adore;
Vous ne convenez point à cet objet charmant,
Elle mérite un Roi non comme vous foirant,
Il lui faut un héros vigoureux & robuſte
Dont le tempéramment à ſon amour s'ajuſte.

Pour montrer que mon Roi ne ſuit que l'équité,
Qu'Etronius regnant en toute ſureté
Rentre dans ſes Etats il rend le diadême
A ce Roi détrôné dans ſa fureur extrême
De voir qu'avec mépris, il l'avoit rebuté;
Mais on verra bien pis, s'il n'eſt pas écouté:
De la Princeſſe enfin il veut porter la chaîne,
Ou craignés de mon Roi la vengeance & la haine;
Conſentés, croyés-moi, de contenter ſes feux
Pour la Princeſſe, & vous, répondés à ſes vœux;
Cet ordre vous paroît ſans doute téméraire,
Mais il n'en eſt pas moins un avis ſalutaire.

SIROP AU-CU.

De quel front oſés-vous petit vilain marmot
M'apporter dans ma cour l'ordre de Saligot?
Le lâche d'ordinaire, a recours à l'injure,
Et ne fait des ſermens que pour être parjure;
Le brave, le héros n'annonce pas en vain
Les lauriers à cueillir d'un ſuccès incertain.
Ce ton impérieux vient m'annoncer ſa rage;
Mais ne ſignale pas ſa force & ſon courage,
Dites à Saligot que foireux ou foirant
Son vainqueur en tous tems ſe verra triomphant;
Que ſa valeur, ſon nez n'ont que le même guide.
Je ne ſuis plus foireux bien moins encor timide,
Je ſuis, aprenés-lui, ſouffrant & conſtipé,
Mais qu'échouant ſans ceſſe il ſe verra dupé.
Né pourri, cubreneux, *allés en votre garde*
Prendre tout le côté que l'orient regarde;
Galenmain; Chiant-lit, *à votre zéle ardent*
Je commets le côté de l'ourſe & l'occident,
Garde ſeul le midi, Dégoûtant, *je te prie*
Après avoir placé chacun en ſa patrie.
Courés à la victoire, allés braves Soldats
Eterniſer vos noirs, je marche ſur vos pas.

Ils ſortent.

A Merdencour.

ELa guerre eſt à mon mal un reméde infaillible,
Pt la paix, entre nous, devint incompatible.
out vaincre, combattons. Que ſert-il d'en parler;
La menace aux héros ne peut les ébranler.
Je devois épouſer aujourd'hui la Princeſſe,
Mon cul fait un retard à ma vive tendreſſe.
J'attens de votre Roi l'effet de ſon courroux,
Et je ſaurai répondre à ſon tranſport jaloux;
Allés, retirés-vous, je n'ai plus rien à dire.

MERDENCOUR.

Appaiſés-vous, Seigneur, ce n'étoit que pour rire
Qu'ici je m'efforçois à vous intimider.
Daignez, juſqu'à la mort votre himen retarder,
Mon Roi dans vos Etats vous laiſſera tranquille,
Et concluant la paix, lui-même en cet azile
Viendra vous en jurer le ſerment ſolemnel,
Mais ne conduiſés pas la Princeſſe à l'Autel.
Saligot attend trop de votre bénigne
Pour ne pas eſpérer cette faveur inſigne.
Accablé, je le vois, du plus cruel tourment,
Laiſſés regner la paix par votre teſtament,
Ne ſongés en mourant qu'au ſalut de l'empire;
La raiſon, votre cul, tout doit vous le preſcrire;
Et puiſque vous voilà ſur les bords du tombeau
Daignés, de la Princeſſe, au Roi faire un cadeau;
Vous tiendrez ſon enfant ſur les fonds de baptême,
Si ſur ce front encore étoit le diadême,
Quand les Dieux permettront de faire voir le jour,
Au premier fruit naiſſant du plus parfait amour.
Montrés vous un Monarque, & doux, & pacifique,
Votre ame de tout temps fut belle & magnifique,
Montrez-vous de vertus un grand original,
Et mon Roi dans deux jours vous donnera le bal.

SIROP-AU-CUL.

Aſſés & trop longtemps auſſi doux que l'abeille,

Je prête à vos diſcours une attentive oreille ;
Mais allés dire au Roi qui me fait la leçon,
Que ſi j'en ai le miel, j'emporte l'éguillon.

MERDENCOUR.

Voici de Merdencour la derniere ſentence
Que votre teſtament ſe faſſe en diligence,
Cédés à Saligot la Princeſſe en ce jour,
Ou lui-même demain aſſiégeant votre Cour
Dans ſa juſte fureur brûlant juſqu'à vos titres,
De la Princeſſe, & vous, viendra caſſer les vitres.

SIROP-AU-CU.

Qu'entens-je ! dans ma Cour on oſe m'inſulter !
Hola, Gardes....

MORVENBOUCHE.

Seigneur, qu'oſés-vous attenter !

SIROP-AU-CU.

Malgré la dignité de votre caractère,
Croyez-moi, Merdencour, *évités ma colere ;*
Allés dire à ce Roi qui me prend pour un ſot,
Comme on reçoit ici l'ordre d'un Saligot.
(Merdencour ſe retire.)

SCENE V.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE.

MORVENBOUCHE.

SEigneur, vous hazardés. Quelquefois la colère...

SIROP-AU-CU.

Quand on brave un Héros, on le rend téméraire.
Je connois Merdencour, ce n'eſt qu'un poliçon
Qui ſembloit m'apporter les ordres de Néron ;

Mais me modérant moins que n'a fait Pharaſmane
J'aurois dû lui donner quelques bons coups de canne.

MORVENBOUCHE.

Occupés-vous, Seigneur, des ſoins plus importans.
La Princeſſe aux abois, fait des cris ſi perçans
Qu'il faut en l'écoutant ſe boucher les oreilles.
Rien ne peut exprimer ſes douleurs ſans pareilles.
Ses pleurs n'ont pû ſuffire aux chagrins qu'elle ſent;
Car ſuccombant aux cris, & s'évanouiſſant,
Sa ſenſibilité paſſoit la raillerie,
Et nous l'avons cru morte en cette létargie.
A la fin, cependant, par nos ſoins vigilans
Ses yeux ſe ſont ouverts, elle a repris ſes ſens
Pour ſe plaindre & gémir avec tant de furie
Que nous croyons encor qu'elle perdroit la vie;
Dans ſa douleur mortelle elle accuſe les Dieux,
Et va pour vous parler ſe rendre dans ces lieux.
Voyons le Roi, dit-elle, & ſans regret j'expire.

SIROP-AU-CU.

Dans les maux que je ſens que lui faire & lui dire?
J'aurois autant aimé l'arrêt de ſon trépas
Que l'entendre gémir en un ſi triſte cas.
Mais je ſouffre après tout, & chacun a ſa peine;
Je ſçais me montrer Roi, qu'elle ſe montre Reine:
Je voudrois de bon cœur pouvoir la coutenter....
Quoiqu'il en ſoit, ami, cherchons à l'éviter....
Elle vient, ma douleur augmente à ſa préſence,
Et je vais lui donner une triſte audience.



SCENE VI.

SIROP-AU-CU, ETRONIE, CURIDE', MORVENBOUCHE.

ETRONIE.

IL est donc vrai, Seigneur, que sans cesse sur nous
Les Dieux exerceront leur injuste couroux !
C'est le comble des maux pour la triste Etronie,
Que l'heure du plaisir lui soit ainsi ravie.
Pardonnez à l'amour qui cause mon transport,
Si vous ne m'épousés, c'est l'arrêt de ma mort.
L'amour peut à vos maux devenir le reméde,
Pour vous faire chier, s'il veut vous servir d'aide,
Un de ses mouvemens peut faire ce grand coup.
Essayés-y, Seigneur, *qui peut tout, ose tout.*
Laisserez vous mourir une triste Princesse?
Si vous ne répondez à ma vive tendresse?
Si sans ce doux espoir j'abandonne ce lieu?
Disons-nous donc, Seigneur, un éternel adieu.

SIROP-AU-CU.

Les Dieux m'en sont témoins, Princesse, je vous aime;
Mais que puis-je pour vous dans ma douleur extrême;
Je suis plus mal, hélas, que l'on ne peut penser !
J'irriterois vos feux loin de les appaiser;
Souffrez pour un instant que votre Roi vous quitte,
La force de mon mal & me trouble, & m'irrite.
Princesse, en approuvant l'excès de vos malheurs
Malgré moi je me livre aux plus vives fureurs....
Je verrai d'un œil sec, d'un visage tranquile
Grands & petits chier, aux fauxbourgs, à la ville,
Et moi qui suis né Roi, maître de tant d'états,
Il sera dit, grands Dieux, que je ne chirai pas !
Pour un Roi constipé que la pitié vous touche,
Ou je m'en vais créver aussi dru qu'une mouche;
Quand on ne peut chier, qu'on en a plus d'espoir;
vie est un opprobre, & la mort un devoir.

SCENE VII.

ETRONIE, CURIDE.

ETRONIE.

CUridé, tu le vois, je n'ai plus d'esperance
Et si je le pouvois je prendrois patience.
Que nous serions heureux aspirant au plaisir,
Si quand l'espoir s'éteint; s'éteignoit le désir;
Il reste par malheur, c'est là notre infortune
Que puis-je faire ici qu'une plainte inportune!..
Je pourrois, il est vrai, me donner le trépas....
Tant d'autres avant moi l'ont fait en pareil cas,
Que pour avoir le nom d'Amante plagiaire,
Je dois me garantir d'un effet si contraire:
Je ne scais quel espoir rassure mes esprits?
Un amour aussi beau peut-il être sans fruits?
Non, Curidé, le Ciel éprouve une Princesse
Qui doit mourir de joie & non pas de tristesse;
Je sens que dans mon cœur l'espérance renait...

SCENE VIII.

MORVENBOUCHE, ETRONIE, CURIDE.

MORVENBOUCHE.

PRincesse, le Roi vient, fuyés-le, s'il vous plait,
Il veut tranquillement dans sa fureur extrême
Perdre le jour sans voir le triste objet qu'il aime.

ETRONIE.

Qu'il perde au moins le jour sans se donner la mort,
Et que pour dénoûment j'éprouve un meilleur sort.
La route que souvent aux Héros ont fait suivre:
Est qu'en perdant le jour, on les voit encor vivre:
Je le laisse à ce prix mourir seul en ces lieux,
Et je vais consulter & l'Oracle, & les Dieux.

(*La Princesse sort d'un côté & le Roi entre de l'autre.*)

SCENE IX.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE DEGOUTANT.

DEGOUTANT *avec chaleur & qui n'entre qu'après le Roi.*

LE bruit de vos douleurs m'a fait quitter mon poste,
Et pour venir plûtôt, Seigneur, j'ai pris la poste.
Vos fureurs pourroient bien vous donner le trépas,
Et pour vous soûtenir, je viens tendre les bras.

SIROP-AU-CU.

Hélas, il est trop vrai que la fureur m'anime,
Et je sens que les Dieux m'en rendront la victime;
Mais pour tenter secours j'irai jusqu'aux enfers,
Et prétens par mes cris étonner l'univers.
Fuyons sans hesiter, dans la nuit infernale....
Mais que dis-je? un foireux y tient l'urne fatale,
Le sort, dit-on, l'a mise en ses pûantes mains
Minos juge aux enfers tous les breneux humains.
Que diront mes ayeux à ma seche arrivée!
Ils ont avec honneur fini leur destinée;
Et quoique constipés, en terminant leur sort,
N'ont-ils pas d'un étron payer leur passeport?
Ah! combien frémira l'ombre de mon cher Pere
Que faute de chier j'abandonne la terre.
Mon cul ne peut nier tous ses forfaits divers,
Et des crimes peut être inconnus aux enfers.
Que dira ce foireux à ce spectacle horrible?...
Je crois voir de sa main tomber l'urne terrible...
Cachons-nous néanmoins dans l'éternelle nuit....
Qu'elle triste clarté dans ce moment me luit!....
Je ne me trompe pas, j'aperçois mon grand-pere..
Que vois-je dans ses mains? ... un étron de ma mere...

Tout fumant.... de chier il me prescrit la Loi.....
Dieux! quels ruisseaux de merde en ces lieux j'entrevoi!...
Ah! le Ciel irrité me reproche ma foire;
Les Dieux de m'en guerir vouloient avoir la gloire.
Mais, quoi, tout disparoit, & mon pere me fuit...
Pour un mauvais étron après tout que de bruit!
Il vaut mieux succomber, n'importe à quel supplice?

Le Roi tombe dans les bras des confident, & continue à voix basse.

Du crime de mon cu, mon cœur n'est point complice..
Je vais, quoiqu'il en soit, rejoindre mes ayeux,
Et fais à mes amours mes très-humbles adieux.

Les deux confidens emmenent le Roi, & rentrent sur le champ

SCENE X.

ETRONIE, LES QUATRE MEDECINS, CURIDÉ, DEGOUTANT, MORVENBOUCHE, GARDES.

ETRONIE *avec joye & transport.*

Nous ne pouvons douter de ce qu'a dit l'Oracle;
C'est à vous, chers sujets, à faire le miracle.
Chacun, ainsi que moi, l'a fort bien entendu,
Et l'on va voir, enfin, ce qu'on n'a jamais vû.
Dans l'instant, a-t'il dit, le Roi perd la lumière;
Si, sans perdre de temps, on lui souffle au derrière,
Les destins ont écrit qu'il reverroit le jour.
J'espere, mes amis, au nom de mon amour,
Au nom de tout l'état, de votre ardeur fidelle,
Voir éclater par vous l'effet de ce grand zéle
Qu'un sujet doit avoir pour le salut d'un Roi.
Ce doit être à présent votre plus doux emploi.
Que pour votre grand Roi votre amour se réveille;
Ou votre Prince est mort, ou votre Roi sommeille,
Disputez-vous l'honneur de lui souffler au cu,
Et de ressusciter le grand Sirop-au-cu.

SCAVANTINET.

Lui souffle qui voudra, ce n'est plus notre affaire,
D'approcher à présent ce Roi, ni son derriére.
On ne voit pas deux fois le rivage des morts.
Le mortel par notre art va paître aux sombres bords;
Mais pour l'en retirer, il devient inutile.

ETRONIE.

Perfides, gardez-vous de m'échauffer la bile...
Si votre Roi vivoit, plus bas qu'un vermisseau
Vous seriez de sa merde un très-friand morceau;
Vous vous consumeriez en cent mille bassesses,
Pour lui plaire cens fois vous baiseriez ses fesses,
Et vous appréhendés de lui souffler au cu......
Eh bien! vous le ferés, Messieurs, c'est entendu.
Si c'est peu de priere, je le veux, je l'ordonne.

PECORUS.

Nous respectons beaucoup votre Auguste Personne'
Mais les Scavants jamais ne donnent dans l'abus,
Et tous vos cris, ici, deviennent superflus.
Votre Oracle insolent, Princesse, a voulu rire.
Il faut un nouveau Roi, nous venons pour l'élire;
Voilà pour nous le soin qui devient important.

ETRONIE, *avec menace.*

C'est assez. J'ai recours à toi, cher Dégoutant,
Partage ce Laurier avec que Morvenbouche,
N'importe qui des deux, il ne faut qu'une bouche
Qui sçache adroitement du Roi souffler l'anus,
Et rendre ces Docteurs aussi bas que Camus......
Mais quoi, vous vous taisés, cet indigne silence...

DEGOUTANT.

Le refus des Docteurs nous est une ordonnance
Que nous n'enfreindrons point. Notre Prince est bien
mort;

L'Oracle

L'Oracle peut, s'il veut, mettre en doute ſon ſort ?
Mais s'il croit à ce Roi rendre encor la lumière,
Nous n'empêcherons pas qu'il lui ſouffle au derrière.

ETRONIE.

Et quand il ſeroit vrai que l'oracle eût menti ?
M'obéir, eſt pour vous le plus ſage parti....
Vous verrez le retour de ma juſte colére.

(*Aux Gardes.*)

C'eſt donc vous maintenant que touche cette affaire.
Montrez à m'obéir votre docilité,
Et vous aurez le prix qu'elle aura mérité.

Les Gardes ſe mettent à rire en niais & diſent de la tête qu'ils ne le veulent pas.

Eh bien ! je vais moi-même en cueillir le ſalaire.
Je vais vous faire voir comme on ſouffle au derriére !
De ſauver votre Roi vous ſerez diſpenſés ;
Mais malheur aux ingrats qui s'y ſont refuſés ;

La Princeſſe ouvre le fond du Thêâtre où l'on voit Sirop-au-cu ſur un lit de repos, elle fait ſigne aux Gardes de ſoulever le Roi : quand il eſt aſſez élevé elle lui ſouffle au cul à pluſieurs repriſes on voit en même temps un étron bien dodu tomber ſur le nez de la Princeſſe, elle l'ôte fort proprement de la main droite, & l'apporte en triomphe au bord du Théatre, ce qui rend ſtupéfaits les Médecins & les Confidents, le Roi en même temps s'avance, & paroît comme un homme qui ſort d'un profond ſommeil & qui a de la peine à ſe reveiller.

SCENE XI. ET DERNIERE.

ETRONIE, *l'étron à la main, faiſant alluſion à l'urne que tient Cornélie dans la mort de pompée.*

MEs yeux, puis-je vous croire : & n'eſt-ce point un ſonge,
Qui ſur mes vœux puiſſans a formé ce menſonge :

Je revois un Héros, un Roi qui m'eſt ſi cher:
Et que je ſauve, enfin, des honneurs du bucher.
Cet étron que je tiens vaut bien mieux que ſa cendre.
(Parlant à l'étron.)
O vous, à mon bonheur objet ſenſible & tendre
Fumés juſques aux cieux, embaumés tous mes ſens.
Et ſervés aux mortels de parfums & d'encens.
Vous venés appaiſer mes regrets & mes larmes.
Incomparable étron, que vous avés de charmes!
Vous ramenés la joie en ces murs deſolés,
(Regardent les Médecins.)
Et mes traîtres bientôt vous ſeront immolés.
Vous voilà confondus, lâches & téméraires:
Si le prince à préſent avoit trente derrières,
Vous les ſuceriés tous, bien loin de les baiſer.
Le Roi reconnoiſſant va vous récompenſer,
(Au Roi qui paroît toûjours étonné.)
Sire, les Dieux touchés vous ont rendu la vie,
Sortés, il en eſt temps, de votre léthargie.
L'Oracle a prononcé qu'en vous soufflant au cu
Nous reverrions regner le grand Sirop-au-cu.
Tous vos ſujets ingrats rejettant cet office
Ont refuſé, Seigneur, de vous rendre un ſervice
Où mon amour preſſant vient de ſe ſignaler.
La perfidie, enfin, les a fait reculer.
Après avoir, envain, fait agir la priére
Moi-même avec tranſport ſoufflant votre derriére
Je rends à tout l'État, ainſi qu'à mon amour,
La joye & le repos, à vous je rends le jour.
Qu'il eſt doux de baiſer un cul que l'on adore!
Mes lévres, du plaiſir me chatouillent encore.
Le prix que j'en attens eſt déja dans mon cœur.
Mais contre ces ingrats ſecondés ma fureur.
Qu'ils périſſent ſoudain d'une main meurtrière,
Et qu'ils ſervent d'exemple à la nature entiere;
D'éſobëir aux Rois, c'eſt offenſer les Cieux,
Et vous devés punir à l'exemple des Dieux.

Le Roi embrasse tendrement Etronie dont le visage est tout embrené, & qui embrene celui du Roi.

SIROP-AU-CU.

Princesse, autant qu'aux Dieux je dois à votre flâme,
Et je vais courronner l'ardeur qui vous enflâme.
Mes indignes sujets méritent le trepas.....
Mais remettons aux Dieux à punir les ingrats.
Oui, puisque dans ce jour, je prends un nouvel être:
Que ma clémence, ici, se fasse reconnoître;
Et pour la signaler aux yeux de l'univers
Bien loin de les charger d'opprobres & de fers
Le Ciel m'inspire un trait digne enfin qu'on l'admire,
Je vais en miel pour eux convertir leur martire.
Cet étron qu'on devroit conserver cherement,
Et tout fumant, aux Dieux offrir en cet instant,
Qu'il n'en soit plus parlé par faveur efficace
Mangés-le proprement pour sceau de votre grace.
(*Aux Médecins & aux Confidents.*)

Ils se mettent tous six à genoux contre la main de la Princesse dans laquelle ils mangent l'étron; ce qui fait un coup de Thêatre succulent, parce qu'alors tous ceux qui sont sur la Scene ont la visage embrené.

Et nous Princesse, allons rendre graces aux Dieux
Dont la bonté céleste a tout fait pour le mieux.
Allons à leurs Autels cimenter l'alliance
Qui fait de votre Roi l'heureuse délivrance,
Et qu'on dise partout, le grand Sirop-au-cu
Etoit mort, est vivant, & n'a plus mal au cu.

FIN.

